

Sommaire

La famille Aubert.....	11
Jean Delorme	17
Les Delambre	25
Amis de toujours.....	33
Retour au collège	39
Au théâtre.....	45
Dîner chez Pierre Aubert.....	55
Jean Delorme et Anne Delambre	63
Quel beau jour que le jour du concours.....	69
De la rue de Paris à l'avenue Ledru-Rollin	77
Avenue Ledru-Rollin	85
Comme aux beaux jours de nos 20 ans	91
Solstice d'été.....	95
Solstice d'été, suite	101
Les anciens du Sacré-Cœur.....	107
Délicieux hiver.....	117
Les années noires	125
Les agendas.....	135
Paul Vérigny, en sa pauvre maison	141
Le Grand Jus	151
Paul et Josie.....	159
Correspondance.....	167
Saint Nectaire.....	173
Antoine Tourette	183
Nice.....	195
L'U.P.....	201
Madame de La Velle.....	207
Soirée aux Verrières.....	215

Accident mortel	223
Racaille	231
Un homme d'honneur	239
Monsieur Georges	249
La grandeur des Lepus	257
Un rêve merveilleux	267
La folle soirée	277
Homélie du Père Ridet aux obsèques de Pierre Aubert	287
La Cathédrale	293
La fin	299

La famille Aubert

En 1940 la famille Aubert avait tout pour faire allégeance inconditionnelle au Maréchal. Famille de riches commerçants de M. – épicerie en gros – elle avait fort mal vécu les errements du Front Populaire ; il en allait de sa prospérité comme de juste ; il en allait aussi du train de vie qu'elle croyait devoir soutenir à M. ; se gardant bien des excès de la Cagoule elle vouait un culte fervent aux dogmes de l'Action Française : plus que celui de Deloncle, le nom de Maurras lui semblait propre à faire entendre favorablement sa voix dans les milieux plutôt conservateurs de la Ville et de la Province où elle brûlait de faire figure et même de contracter alliance ; sur ce dernier point c'était sans doute un rêve de penser que son argent seul lui suffirait à établir l'un des siens dans un des nobles hôtels de la rue de Paris mais avec la « Divine Surprise » que ne pouvait-on attendre de divin des circonstances ? Le beau physique de l'aîné, Pierre, 20 ans, sa vive intelligence, son ambition et son sens aigu de l'occasion à saisir donnaient à espérer ces circonstances comme assez proches.

En 1942 non seulement la famille Aubert n'avait pas rabattu un iota de sa superbe mais se trouvant entre temps avoir dû accepter des responsabilités importantes dans l'oeuvre de Restauration Nationale, elle était tenue d'afficher plus que jamais ses convictions ; la tâche apparaissait de jour en jour plus ardue ; même parmi ses « relations » on sentait des réticences : « Veuillez m'excuser, je suis très pressé. » On faisait "l'oeil de verre" en passant à côté de vous et si l'on avait le tort d'insister : « Oh ! je ne vous avais pas vu ! » Si l'on n'était pas encore

allé jusqu'à lui tourner le dos ostensiblement, il semblait à Monsieur Aubert qu'une ou deux fois déjà « des amis très chers » avaient changé de trottoir à sa vue... Cependant que les "terroristes" muiaient petit à petit en "résistants", les "bien-pensants" descendaient à l'enfer des "collabos"... Mais il n'y avait sans doute là que fariboles passagères tant le pouvoir national se sentait fort de l'existence d'un occupant presque partout victorieux, omniprésent en zone occupée dans laquelle se trouvait la ville ; aussi considérait-on comme ennemis irréductibles ces partisans, résistants ou autres gaullistes, qu'on était si surpris – et peiné – de devoir compter de plus en plus nombreux dans le monde le plus distingué de M. et ses environs. Connaissant cet état d'esprit on ne s'étonnera pas de ce qui va suivre.

La ville de M. se trouvait en zone occupée, on l'a dit, mais, à la limite de cette zone et de la zone libre, elle se trouvait être un des quelques points de passage obligés de cette ligne de démarcation si étroitement surveillée, d'où la présence particulièrement active de l'occupant. Les contrôles s'effectuaient sur le vieux pont que Louis XIV avait fait jeter jadis sur la capricieuse rivière qui séparait la ville proprement dite d'un faubourg d'anciens établissements religieux, en quelque sorte un « Port-Royal des Champs » des maisons mères du centre. De ce côté-ci le pont était gardé par la gendarmerie nationale qui officiait dans un petit bâtiment de fortune : on y était tout aussi tatillon que de l'autre côté tant la pauvre gendarmerie était terrorisée par le formidable occupant, qu'elle devait bien sentir de plus en plus comme le véritable Etat Français ; mais y être refoulé pour quelque vice de forme n'était pas aussi inquiétant qu'à l'autre extrémité du pont : on était bon pour faire revoir son laissez-passer moyennant quelques heures d'attente aux guichets de ce « Centre d'accueil » sinistre que l'administration française avait mis à la disposition des citoyens ; au pire on restait en zone "nono" comme on disait alors... Côté ville une guinguette analogue

abritait l'autorité d'occupation, la vraie ; là tremblait le voyageur d'emblée conditionné par l'emploi de la langue germanique qu'utilisaient tout naturellement entre eux « ces messieurs » : accent guttural dramatique, incompréhension, en faisaient une victime de l'arbitraire, un suspect en puissance justiciable des pires sanctions, bref une loque. Malgré tout, la plupart du temps, le passage de cette ligne de démarcation s'effectuait normalement : on était alors tout étonné d'être sain et sauf... Parfois on pouvait être victime de confiscation de denrées de marché noir : péché véniel... D'autres fois...

Si bien vue qu'était la famille Aubert par les administrations de tout poil qui régissaient l'Etat, c'était un jeu pour ses membres que d'avoir à passer le pont, faire au besoin du ravitaillement dans ses domaines de zone libre : il faut bien se nourrir que diable, et pas seulement d'ersatz ignobles, les enfants ont besoin de vitamines naturelles en quantités non rationnées ; les adultes ne rechignent pas devant les bons produits du marché noir. Ainsi Pierre se trouvait-il un jour bien chargé de nombreux sacs dans la file d'attente de la zone libre, quand il aperçut une grande femme fort belle, bien connue à M., par son abattage, ses extravagances, et naguère encore par son dévouement sans mesure à la cause Nationale, du moins en parole. On aimerait avoir sous les yeux une photo de ces temps-là pour la décrire, pour dire sa coiffure très haute, le bas des cheveux contenu dans une résille, sa jupe un peu courte qui laissait voir d'immenses jambes gainées de bas à couture se terminant en cothurnes aux immenses talons compensés : une silhouette si élégante qu'elle n'aurait pas déparé les bonnes pages d'une belle revue de ces temps-là : *Plaisir de France* ou encore *l'Illustration*, qui venait de renaître... Elle connaissait bien Pierre troublé -comme tous les hommes - mieux que troublé : charmé ! conquis ! envoûté ! fasciné ! par ses rires de gorge, ses saillies à brûle-pourpoint, qu'il savait d'ailleurs lui renvoyer avec l'aisance de l'homme à

femmes qu'il serait sûrement sous peu. Pourquoi pas commencer avec elle ? Son père ne verrait certes pas malice à ce qu'il fit là ses premières armes : la dame était belle et de bon lieu, et comme telle entrant parfaitement dans le jeu de ses ambitions sociales. Déployant tout son charme Madame Legendre s'approcha de Pierre :

— Mon petit Pierre, lui dit-elle, vous qui êtes fort, me rendriez-vous le service de me soulager de cette lourde sacoche : un sac de plus ou de moins, qu'est-ce pour l'homme dont les exploits sportifs honorent notre bonne ville de M. et notre belle race française. Je suis obligée de rester quelques jours de ce côté-ci du pont, vous me la rendriez à M. sous huitaine, disons très exactement mardi 13 ; je vous recevrais avec plaisir en fin d'après-midi : une bonne tasse de thé authentiquement de marché noir, avec sucre véritable de même provenance, nous réchauffera tous les deux, n'est ce pas, en ces temps de rigueur polaire.

— Serait-ce un rendez-vous, Madame ?

— Effronté jeune loup...

Et Pierre se chargea de la sacoche, en plus des sacs de ravitaillement : qu'était-ce donc pour un homme qui allait enfin tenir, toute enveloppée dans ses bras, cette belle parmi les plus belles de France qu'était à ses yeux la belle Legendre. La gendarmerie française passée, il marchait allégrement sur le vieux pont en admirant sa ville, sa ville aux mille clochers comme avait dit un poète, qui s'étendait sur l'autre rive aux belles lueurs roses d'un soir glacé du mois de février de l'an de grâce 1942. Aucune difficulté côté allemand : le sous-officier écoutait la radio : « L'auberge du Cheval blanc » ; une bien belle musique ; d'ailleurs un "aussweiss" au nom d'Aubert est un sauf-conduit pour le ciel, avec armes et bagages.

« Qu'est ce c'est que ça ? » lui dit son père d'un air surpris. « Quel ravitaillement dans cette serviette ? Une serviette est une espèce de cartable assez en vogue à cette époque, fait comme un gros portefeuille qui s'ouvrait en

deux grosses poches ; elle était appréciée des collégiens, comme des fonctionnaires consciencieux qu'on voyait sortant de la préfecture ramenant du travail chez eux ; certaines avaient une poignée au dos et les deux panses s'assuraient l'une l'autre par deux courroies ; mais les plus élégantes n'avaient pas de ces facilités ridicules et la serviette se portait alors serrée sous le bras. Un vieux professeur du collège, qu'on voyait marcher à petits pas pressés rue de Paris, coudé comme un chimpanzé, la tenait à bout de bras serrée dans son poignet droit, cinquante centimètres devant lui : d'aucun garnement s'amusait à singer le vieux cuistre ; on riait ; la jeunesse est sans pitié.

Une serviette est faite pour contenir des documents, pas du ravitaillement. Mardi 13, Pierre ne retrouva pas la serviette. Il alla néanmoins sonner chez Madame Legendre vers six heures de l'après-midi. On ne répondit pas.

D'ailleurs on ne revit jamais Madame Legendre.

Jean Delorme

Jean Delorme revenait à M. Il y avait en effet passé son enfance et sa première jeunesse. Ses parents habitaient toute l'année leur propriété de C. à 45 kilomètres de là et l'avaient confié à sa grand'mère maternelle, Madame de Chapelle, pour la durée de ses études secondaires qu'il allait effectuer au collège de ladite ville. Il y arriva vers l'âge de six ans et repartit à dix-sept ans révolus, une fois ses bachots passés, aucun établissement de ce chef-lieu de province ne dispensant l'enseignement distingué que vient tout naturellement consacrer un rare et beau diplôme d'études supérieures. Que les différentes campagnes qu'il effectua en diverses villes de France pour accéder à ce haut niveau de savoir aient été bien brillantes c'est sur quoi il est préférable de ne pas insister. Cependant une grande chance dans la vie lui permit d'embrasser assez vite un état fort lucratif sinon brillant. Le hasard – pour ne pas remployer le mot chance, on va voir pourquoi – lui fit faire ce qu'on appelle un beau mariage : la fortune, le nom, le vernis en conséquence, qui peut tenir lieu d'intelligence et même de vertu. De ces faits il tira grande jouissance mondaine. Il eut deux enfants, un fils et une fille, ce qui était du suprême bon ton en ces périodes de petite fécondité qui suivirent de quinze à vingt ans l'inconséquence génitale de l'après-guerre. Ses enfants firent à leur tour des études raisonnables et de beaux mariages ; il en résulta cinq ou six petits-enfants qui se révélèrent bientôt comme autant de petits prodiges que de jeunes savants promis à des destins plus glorieux encore que ceux dont leur famille était si vaine. Tout ceci vous avait l'apparence de la plus belle réussite. Alors qu'il n'y avait là

que néant vaniteux : Jean s'en rendait compte en vieillissant à rapprocher tout ce conformisme de l'éducation infiniment distinguée qu'il avait reçue de sa grand'mère dans ce petit chef-lieu de M. tout endormi dans sa province : les belles vieilles rues, les Cours, la Cathédrale, les vieux hôtels particuliers bordant la rue de Paris qu'il arpenta onze années durant pour aller et revenir du collège. Quand on a eu la chance de passer son enfance et sa prime jeunesse dans un aussi douillet cocon, dans les belles maisons des gens de sa famille ou de ses amis, parmi le peuple des camarades du collège composé de ces mêmes amis ou cousins, agréablement mitigé des rejetons du vieux commerce de la ville ; quand on a eu cette chance-là – ou ce malheur – il est fort probable qu'un jour ou l'autre, on ait envie de revivre ces bonheurs... Si seulement revoir, revivre, revenir, recommencer, sont des mots qui ont un sens, même pour les plus grands rêveurs. Mais Jean était précisément de ces enfants du rêve et de la nostalgie ; aussi la soixantaine venant, lui et sa merveilleuse famille décidèrent de se séparer ; ceci se passa de façon parfaitement correcte et l'on s'étonna même de part et d'autre de n'y avoir pas songé plus tôt tant était évident le fait qu'on ne battît plus depuis longtemps la musique en mesure.

Jean était donc de retour à M. ; ses moyens lui permettaient d'y vivre plus qu'agréablement dans une de ces grandes maisons des Cours dont il enviait les habitants du temps qu'il habitait avec sa grand'mère, veuve peu fortunée de la guerre de 14, le petit pavillon situé entre cour et jardin d'un bon vieil ensemble de la rue de Bourgogne, dont elle louait la façade sur rue pour abonder sa pension. Petit pavillon si plein de belles choses, si plein de souvenirs. L'ensemble, à la mort de sa grand'mère, avait été vendu à des amis qui en avaient fait à peu près ce que – enfant – il rêvait qu'on en fit, et chaque fois qu'il y allait en visite il se réjouissait de voir son rêve réalisé. Tout était donc pour le mieux du monde songeait Jean accoudé au vieux pont de la